

Le *fix* et le mouvant Vertige de l'absolue proximité

Érik Bordeleau

Number 157, May–June–July 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

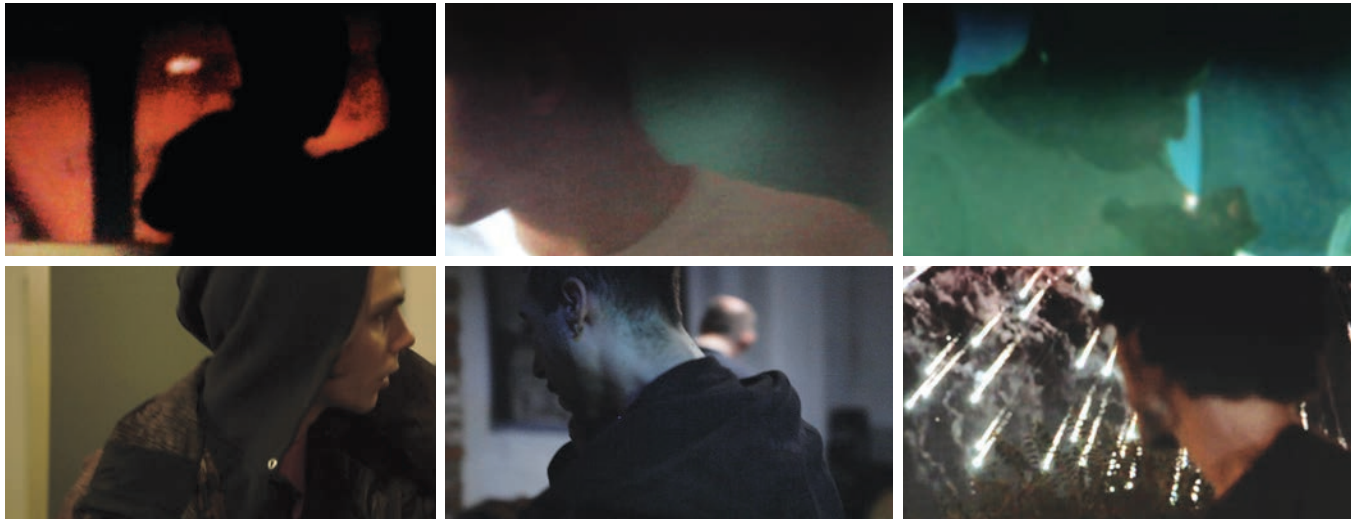
Cite this article

Bordeleau, É. (2012). Le *fix* et le mouvant : vertige de l'absolue proximité. *24 images*, (157), 52–53.

Le *fix* et le mouvant

VERTIGE DE L'ABSOLUE PROXIMITÉ

par Érik Bordeleau



IL EST DES FILMS DONT ON NE REVIENT PAS. DES FILMS QUI NE VIVENT QUE SUR LE MODE DE L'INTOXICATION et de la transe, unilatérales et intransitives, à la manière de ces stupéfiants qui transissent le corps et anéantissent l'esprit. Vous pensiez pouvoir simplement les regarder, peut-être même y assister; mais peu à peu, vous réalisez que c'est eux qui vous voient, vous exposent, vous pénètrent et vous lacèrent, vous ouvrent grand et vous inoculent leur terrible vérité. C'est qu'ils vivent d'une vie plus essentielle, plus concentrique que la vôtre, et font de vous leur surface, leur fêlure, leur craquement. Ils sont *free base*, forme cristalline et pure: vous ne l'êtes pas. Vous, vous n'êtes que le substrat végétal d'une entreprise d'intensification que vous n'avez pas choisie, le corps défendant d'un processus d'extraction qui n'a que faire de votre indigène immunité. Car vous avez trop longtemps été vous-mêmes et seulement vous-mêmes, et maintenant vous expiez. Vous voilà excentrés, transpercés, en perte de profondeur et de superficie, et rien n'indique que vous vous en sortirez meilleurs ou grandis. Peut-être serez-vous désormais plus incertains et plus volatils, plus prompts à l'excès ou à quelque embrasement collectif? Vous tournez désormais sans fin dans la nuit et êtes dévorés par le feu. *In girum imus nocte et consumimur igni.*

GENÈSE D'UN MOUVEMENT

Tout commence avec *Hommes à louer* (2008). Plan frontal d'un jeune homme à la mine déviante et au regard traqué, qui explique comment ça a commencé pour lui. «Viens, je vais te donner 100 \$», se remémore-t-il, avec un dépit bien senti. Il parle vite et serré, tenaillé qu'il est par une force qui va de travers et le précipite hors de lui. Une force de ce genre s'accommode mal de l'entretien documentaire et du plan fixe. Elle coupe court, contourne, évite: elle cherche avant tout à se dérober. C'est une force de survie, une énergie de fuite qui habite avec plus ou moins d'insistance un sujet qui a tout de même décidé de faire face, littéralement, et

de témoigner de sa condition. Et pour cette raison même, au fil des entretiens qui s'échelonnent sur des mois et durant un an, toujours au même endroit, on en vient à considérer que la fixité du dispositif de récolte et d'enregistrement de cette parole blessée est sans doute souhaitable, voire nécessaire, participant par ses moyens propres à l'établissement d'un cadre thérapeutique stable agissant comme tuteur dans la durée. Fixité du dispositif comme point d'appui donc, pour encadrer des vies distendues et mouvementées.

Mais on comprend peu à peu que tel n'est pas le cas, qu'*Hommes à louer* n'utilise pas du plan fixe comme d'un hypothétique outil de redressement, et que l'*être-tout-croche* qui

inaugure et traverse tout le film instaure un malaise durable qui ne trouvera aucune résolution, du moins pas de l'ordre de celles qui adviennent au terme d'une progression narrative classique. Car personne, ni vous bien sûr, ni eux non plus d'ailleurs, n'a vraiment cru à un quelconque pouvoir thérapeutique de l'entretien filmé. Et de fait, l'affaire d'*Hommes à louer* n'est pas de «guérir» ou de réformer qui que ce soit, non plus que de se conformer à l'éthique de la bonne distance telle qu'elle est professée parmi les professionnels de la santé; le problème qui anime *Hommes à louer* consiste plutôt à chercher, dans une forme de proximité encore à inventer et qui ne peut se donner que dans l'intimité de la rencontre,

le moyen de déconstruire et de faire éclater le dispositif documentaire et sa fâcheuse tendance à extraire de la vie nue hors des formes-de-vie. Exigence qui, chez Rodrigue Jean, se résume en une formule : ne pas jeter les corps en pâture. Et c'est ainsi qu'après plus d'une heure et demie d'entretiens frontaux presque sans interruption, on éprouve un étrange sentiment d'ouverture, une pure émotion cinématographique : deux des jeunes hommes que nous avons appris à connaître au fil des entretiens s'adressent désormais à nous d'un lieu nouveau, un peu à notre droite, assis sur un divan distant d'un mètre à peine du lieu habituel d'entretien. Tout juste un léger déplacement de la perspective, et pourtant, pas de doute : soudainement, il y a échappée, il y a mouvement, qui porte la possibilité d'un rapport non plus frontal mais latéral avec ces vies, et dans la foulée, d'un nouvel accès aux formes de jouissance qui les enferment dans les circuits de la dépendance, et les meuvent aussi au-delà. *Le fix* et le mouvant.

D'une certaine manière, ce moment de révélation cinématographique savamment construit met en image l'éclosion du désir conjoint duquel découlera toute l'aventure d'*Épopée*. « *Épopée* est né au milieu du projet *Hommes à louer*, raconte Rodrigue Jean. L'équipe en avait assez de documenter, et les personnes filmées en avaient assez de se faire documenter. Il y a eu une rencontre, et on s'est dit au même moment qu'il fallait faire de la fiction. Badiou a dit en paraphrasant Lacan : "la fiction c'est la vérité." Quand les gars nous ont dit : « on veut faire de la fiction », c'est comme si ça allait apporter une vérité qui était absente du documentaire. C'est là que commence le projet *Épopée*. »¹ C'est là aussi que commence pour nous une vertigineuse plongée à mille lieues des représentations courantes des exclus, toxico ou défavorisés, sur le fil d'une « vérité » périlleuse qui fait épreuve et trouble en profondeur le texte de nos existences.

LA VIOLENCE ET LE VERTIGE

Épopée nous immerge de manière sobre et intimiste dans le circuit infernal de la consommation de crack chez les prostitués masculins du quartier Centre-Sud à Montréal, par le biais d'une série de fictions et de « trajets » issus de deux ans d'ateliers d'écriture bihebdomadaires tenus au Rézo, organisme communautaire qui s'occupe de la santé et du bien-être des hommes gais

et bisexuels. Paranoïa et consommation de crack, récit d'une tentative de séduction avortée puis d'un viol sous l'effet du GHB, nous sommes mis en contact avec un quotidien dont on dirait sans doute qu'il est peu banal si seulement on pouvait prendre quelque distance et le mettre en relation avec le nôtre, ce qui nous est précisément interdit par un traitement de l'image qui élimine la profondeur de champ et produit une absolue proximité. Nous ne sommes plus simplement « devant » des images : nous sommes latéralement emportés, et ainsi peu à peu introduits dans une zone d'indistinction éthique dans laquelle il n'y a plus aucun sujet prédéfini, pas plus du côté des spectateurs que de celui des êtres filmés ; état liminaire et hypnotique, lente impré-

« Nous ne sommes plus simplement « devant » des images : nous sommes latéralement emportés, et ainsi peu à peu introduits dans une zone d'indistinction éthique dans laquelle il n'y a plus aucun sujet prédéfini, pas plus du côté des spectateurs que de celui des êtres filmés ; état liminaire et hypnotique [...] »

gnation dans ce qui n'a pas de nom. À la distance compassionnelle du documentaire social, qui, comme il est d'usage, s'attirera les éloges du public sensible à la misère d'autrui pour son respect circonstancié de la dignité des « sujets » traités, *Épopée* oppose, à nos risques et périls, la violence et le vertige de l'absolue proximité – un irréfragable noyau de nuit.

Dans une lettre privée à Pierre Guyotat rendue publique dans l'espoir d'éviter que ne soit censuré *Eden Eden Eden* (1970), roman qui n'est pas sans rapport avec le projet *Épopée* de par son traitement du corps, du sexe et de la prostitution, Michel Foucault décrit avec une éloquence remarquable cette

zone d'indistinction éthique qui se profile entre les corps et « au-dessous des limites de l'accommodation » et qui est au cœur de cette politique de l'anonymat qui traverse autant la vie et l'œuvre de Rodrigue Jean que celles de l'auteur de *Histoire de la sexualité*. Politique de l'anonymat ou politique nocturne, pour laquelle il s'agit de dégager et de préserver, jusque dans les *crackhouses* du quadrilatère, les fragiles possibilités de passage dans l'impersonnel, tout en faisant fondre la mauvaise impersonnalité à laquelle nous sommes trop souvent confinés dans l'espace métropolitain globalisé et qui n'est, en définitive, qu'absence au monde.

On ne peut plus voir, on ne peut plus imaginer le lieu où vous parlez et d'où vous viennent vos phrases, ce sang : brouillard de l'absolue proximité. [...]

*J'ai l'impression que vous rejoignez par là ce qu'on sait de la sexualité depuis bien longtemps, mais qu'on tient soigneusement à l'écart pour mieux protéger le primat du sujet, l'unité de l'individu et l'abstraction du « sexe » : qu'elle n'est point à la limite du corps quelque chose comme le « sexe », qu'elle n'est pas non plus, de l'un à l'autre, un moyen de communication, qu'elle n'est pas même le désir fondamental ni primitif de l'individu, mais que la trame même de ses processus lui est largement antérieure ; et l'individu, lui, n'est qu'un prolongement précaire, provisoire, vite effacé ; il n'est, en fin de compte, qu'une forme pâle qui surgit pour quelques instants d'une grande souche obstinée, répétitive. Les individus, des pseudopodes vite rétractés de la sexualité. Si nous voulions savoir ce que nous savons, il faudrait renoncer à ce que nous imaginons de notre individualité, de notre moi, de notre position de sujet. Dans votre texte [et dans le film], c'est peut-être la première fois que les rapports de l'individu et de la sexualité sont franchement et décidément renversés : ce ne sont plus les personnages qui s'effacent au profit des éléments, des structures, des pronoms personnels, mais la sexualité qui passe de l'autre côté de l'individu, et cesse d'être « assujettie ».*²

1. « Une question d'intensité. Entretien avec Rodrigue Jean », propos recueillis par André Habib, *Spirale*, n° 238, automne 2011, p. 47.

2. Michel Foucault, « Il y aura scandale, mais... », *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, 2001, p. 942-943.